

Turquie-Belgique : allers simples ?

L'histoire de personne en particulier et de tout le monde à la fois

Altay Manço

Anatolie centrale, juillet 1967. Le soleil écrasait la vaste plaine d'Afyon. Depuis la colline, Ali avait une vue imprenable sur les cultures de son grand frère, Veli. Et là, plus bas, le petit terrain rocailleux était son domaine à lui. C'est ce que leur père lui avait laissé en héritage. Bien sûr, il le savait depuis le départ : Veli étant l'aîné, tôt ou tard, c'était à lui de reprendre en main la destinée de la maisonnée. Mais l'idée était devenue une réalité palpable à la mort du père. Veli héritait du rôle de patriarche. Et à lui que restait-il ? Un lopin de terre sous le soleil et une place dans l'ombre du frère.

Le vent chaud du sud achevait d'assécher la terre. Il crut d'abord à une levée de poussière. Mais c'était une automobile qui s'avavançait sur la longue ligne droite reliant leur village à l'horizon. Cette route, dite route d'Ankara, était si peu fréquentée qu'Ali dut y regarder à deux fois pour s'en convaincre : c'était bien une voiture noire qui s'approchait du village. Une auto longue et fine, comme celles que l'on voyait en ville.

Ali s'est orienté lui-même vers le *köy*. La terre asséchée craquait sous chacun de ses pas. Machinalement, il se mit à se dépêcher comme s'il avait rendez-vous. Arrivé au centre du village, il aperçut la voiture noire stationnée juste devant le seul café des environs. Un homme ôtait la fine poussière jaunâtre qui s'était déposée sur le véhicule sombre et unicolore. On aurait dit une voiture officielle.

Le café du village était bondé à cette heure de l'après-midi. Les hommes avaient l'habitude d'y tuer le temps, de bavarder et de siroter une quantité invraisemblable de thé amer. Cette habitude avait toujours semblé être une perte de temps à Ali, lui qui aimait la solitude des collines. Il était capable de scruter l'horizon pendant des heures, d'écouter le vent siffler et la terre craquer. Qu'attendait-il au juste ? Un signe, un signe du ciel ? Parfois, il se demandait pourquoi il était si bizarre, si différent des autres, le regard porté ailleurs.

Alphonse Van den Bruinenbroeck s'épongea le front en descendant de la voiture. Son mouchoir imbibé de sueur était souillé par cette poussière qui avait rempli l'habitacle durant toute la traversée de la plaine d'Afyon. Il se serait bien passé de ce voyage à une température de 35°, mais les télégrammes reçus de Bruxelles se faisaient de plus en plus pressants ces dernières semaines. « Pénurie de main-d'œuvre dans les bassins liégeois et limbourgeois. Stop. La Fédération des Charbonnages demande d'accélérer le processus de recrutement. Stop. Organisation immédiate de nouvelles missions d'information. Stop. Réaction attendue pour la fin du mois. Stop. ». Il ne lui restait plus qu'à prendre son bâton de pèlerin, ou plutôt la Chevrolet noire de l'Ambassade, et à emmener Ahmet le chauffeur et Mustafa l'interprète afin de sillonner, depuis Ankara, quelque 200 kilomètres en direction du sud, sud-ouest. Alors, il aboutissait dans ces villages poussiéreux à la terre visiblement assoiffée où les hommes oisifs, bien qu'en âge de travailler, étaient nombreux.

A. V.D.B. s'était toujours félicité de l'accueil amical reçu dans ces villages. Heureusement que Mustafa, l'interprète, était là. Bien entendu, il emportait toujours ses brochures « *Venez vivre et travailler en Belgique* » préparées et traduites en turc par le Ministère belge des Affaires étrangères, mais combien parmi ces hommes lisaient assez bien pour les décrypter ? Son pays avait besoin de main-d'œuvre et ces hommes ne refusaient pas un travail complémentaire et un moment loin de chez eux. L'attaché Van den Bruinenbroeck avait ainsi le sentiment de contribuer à la solidarité entre les peuples. Il savait que ces offres d'emploi en

Belgique ravivaient les rêves de ces paysans, à la recherche de moyens nouveaux pour creuser des canaux d'irrigation, s'acheter un tracteur, élargir leurs terres ou simplement changer d'horizon.

Quand Ali arriva au café, les villageois attablés ou debout au fond de la salle écoutaient respectueusement un homme de grande taille et de corpulence large parler dans une langue étrangère. L'orateur d'un certain âge, habillé comme un ministre, se tenait debout et s'appuyait contre une chaise. Régulièrement, il s'essuyait le front perlé de sueur ocre. Un jeune homme, visiblement un étudiant de la ville à en croire sa veste et son parler « poli », traduisait les paroles du vieil étranger.

« Travailler en Belgique », disait-il. « La Belgique ? C'est en Europe, mais où exactement ? A côté de l'Allemagne sans doute. Mais tout est à côté de l'Allemagne en Europe. L'Europe, n'est-ce pas l'Allemagne avec d'autres pays tout autour ? », se demandait Ali. « Jusqu'ici, beaucoup de gens sont partis en Allemagne. Les fils de Cevat Aga de Pınarköy par exemple, cela fait trois ans qu'ils sont partis là-bas. Même que le plus jeune des deux est déjà revenu ouvrir une épicerie dans le village voisin. C'est d'ailleurs bien pratique, il ne faut plus aller à la bourgade pour acheter ses cigarettes. Est-il vrai que l'on gagne si bien sa vie en Europe ? Ils cherchent des manœuvres et des mineurs en Belgique... ».

Le regard d'Ali balaya l'assemblée à la recherche de son frère. Veli était assis à la table des vieux au milieu du café. Il n'avait que cinq ans de plus qu'Ali, mais c'était l'aîné des fils. Déjà marié et papa lui-même d'un fils, Velihat, il avait remplacé leur défunt père dans le « cercle » des chefs de famille. D'ailleurs, le nom Veli ne signifie-t-il pas « parent » ? C'était comme une destinée, une destinée de *veli*. Et sa destinée d'Ali, à lui, qu'était-elle ? S'exiler, être chassé de ses terres ? Construire son royaume ailleurs comme Ali, le gendre du prophète ?

Son regard croisa celui de Veli un court instant. Les yeux de Veli disaient : « Pars, pars, mais reviens. Pars mais n'abandonne pas. Pars, mais n'oublie pas. N'oublie pas ta famille, ton pays, ta langue, ta foi. N'oublie pas notre loi. Pars derrière l'horizon profiter des richesses de l'Occident. Pars parce que l'on a besoin de creuser un canal d'irrigation. Pars parce que l'on a besoin d'un tracteur. Pars parce que la maison de notre père est trop petite pour deux familles. Pars. Pars sans regarder derrière toi : je serai toujours là, je m'occuperai de nos vieux, de nos sœurs, de nos femmes, de nos jeunes, je garderai nos terres, nos bêtes, je soignerai le terroir. Je serai toujours là, solide et accueillant, le havre rassurant de chacun de tes retours. Pars, simplement pars. »

Le regard d'Ali cria à son tour : « Je veux partir grand frère, car l'horizon m'appelle. Je pars *agabey*, car cette étoffe de petit dernier m'étouffe : je veux goûter à la liberté, je veux être puissant moi aussi. Je veux connaître le monde, je veux m'enrichir. Je pars, je pars mais je sais que c'est à toi que je le dois. Je ne peux partir que si tu restes. Je le sais et je te serai toujours redevable de ma liberté. Tu veilles sur ma conscience, tu me permets de partir sans abandonner. Je pars, mais je reviendrai d'Europe les bras chargés de cadeaux pour chacun d'entre vous. Je reviendrai pour creuser le canal. Je payerai pour le tracteur. Je construirai des maisons. Je pars, c'est ma chance, mais je n'oublierai pas ma famille, mon pays, ma foi. Je n'oublierai pas notre loi. Je les ferai vivre là-bas, derrière l'horizon, mieux que si j'étais resté. Je te le promets. »

Ali arriva en Belgique le 27 août 1967. Il venait d'avoir 19 ans...

Extrait de A. MANÇO (Coord.), *Turcs en Europe. L'heure de l'élargissement*, Paris, Budapest, Turin, L'Harmattan, coll. « Compétences interculturelles », 2006, 129 p.